

LE  
ROBINSON D'EAU  
DOUCE.

CHAPITRE VI.

Une douche d'eau froide.

(Suite.)

—Mieux vaudrait, répliqua ma mère, étudier ta géographie. Les matelots sont comme les simples soldats, qui n'ont vu qu'un tout petit coin de la bataille à laquelle ils assistaient. Il faut pour voyager fructueusement de l'instruction et de l'attention : deux choses, dont la première du moins a manqué à ton matelot.

J'insistai si fort que ma mère me permit de faire visite à Maugars, en compagnie de Denis.

Le jeudi suivant, nous nous rendîmes à Saint-Brice. Comme il y a quatre kilomètres du château de Puyjoubert à ce petit bourg, maman voulait que je fisse le trajet en voiture ; mais je la suppliai de me laisser aller à pied. J'obtins cette permission au grand regret de Denis, qui ne comprenait pas qu'on pût aller à pied pour son plaisir.

La journée était superbe, et le sentier que nous prîmes plein de fleurs, de frémissements de feuilles, de chants d'oiseaux et de cris de bergers. Une vraie fête pour un malheureux petit riche élevé comme moi dans le coton, et marchant plus souvent sur les tapis que sur le sol.

On était à la saison de la chasse. Quel plaisir j'aurais eu à porter sur l'épaule un petit fusil tel que j'en voyais à quelques enfants de mon âge ! Il ne fallait pas y songer avant que j'eusse atteint quatorze ou quinze ans. Le docteur Desourteaux prétendait qu'à cette époque seulement l'âge de raison commencerait pour moi, encore n'osait-il pas l'assurer, ajoutait-il malicieusement. J'y suppléai par un arc et des flèches, logées dans un carquois que je portais derrière l'épaule.

Nous trouvâmes Maugars sous un auvent couvert de chaume, attenant à sa petite maison. Il était occupé à dégrossir, avec une hachette, un morceau de noyer. Denis, ainsi qu'il avait été convenu, lui commanda une paire de sabots. J'examinai ce paysan pendant qu'il prenait la mesure du pied de mon domestique : c'est étonnant comme il ressemblait peu à un marin, même à un marin en retraite.

Son chapeau de matelot était un grand vilain bonnet de coton bleu ; au lieu de dire à tout propos : triples sabords ! comme les marins de mes livres, il disait : ma foi ! et parbleu ! lorsqu'il éprouvait le besoin d'accentuer son lourd et pacifique langage. Je m'attendais à le voir marcher les jambes écartées, à l'exemple de ceux qui ont longtemps navigué : point du tout, il portait ses deux pieds sur le sol comme tout le monde.

Enfin, Denis qui fumait sa pipe, lui ayant offert du tabac, Maugars répondit qu'il n'en usait pas. Un ancien matelot qui ne fume pas, conçoit-on cela ?

—Maugars, lui dis-je, vous avez été longtemps en mer, n'est-ce pas ?

—Six ans et trois mois, monsieur de Puyjoubert, répondit-il.

—Ça doit être bien agréable de voyager sur un vaisseau ?

—Peuh ! fit-il, ça dépend des goûts ; moi, je préfère la terre ferme.

—Cependant, Maugars, ces vagues tantôt hautes comme des montagnes, tantôt unies une glace, cette immensité de l'horizon, ce grand ciel bleu qui se reflète dans l'Océan comme dans un grand miroir ! .....

—Oui, oui, dit-il, ça étonne et ça frappe les premières semaines ; puis on finit par s'y habituer, et alors ça ennuie terriblement. Voyez mon jeune monsieur, à mon avis, il n'y a que les poissons et les canards qui soient destinés à vivre sur l'eau, le bon Dieu leur ayant fait des nageoires et des pattes en conséquence ; l'homme, lui, est fait pour user ses sabots sur le plancher des vaches.

—Mais Maugars, répliquai-je, le plancher des vaches s'étend loin. Vous deviez être joliment content, lorsqu'après une longue traversée, vous débarquiez sur des terres nouvelles et des pays inconnus.

—Sans doute, dit-il nonchalemment, sans doute, encore faut-il débarquer et ne pas rester consignés à bord pour attraper le scorbut, manger du biscuit dur comme des cailloux et faire une croisière dont on ne comprend pas l'utilité. Enfin, il faut des marins comme il faut des soldats. Pendant six ans et trois mois j'ai rempli mon devoir à la satisfaction de mes chefs ainsi que le témoignent mon congé et mes certificats. Par exemple, je n'aurais pas aimé à recommencer. Six ans de mer, c'est assez. Le Berri me paraît le plus beau et le meilleur pays du monde. Il n'y a que ceux qui ont voyagé pour apprécier les agréments qu'offre une habitation en terre chrétienne et française. Tel que vous me voyez, mon jeune monsieur, je suis mieux nourri, mieux logé et mieux vêtu que les rois de l'Océanie et de l'Afrique centrale ; sans compter que je me conduis en honnête homme et en bon chrétien, tandis qu'eux sont d'affreux gredins qui, pour un couteau de quatre sous ou un verre d'eau-de-vie, vendraient leur père, leur mère, leur femme et leurs enfants. Je ne parle pas de leur âme attendu qu'ils ne se doutent pas d'en avoir une.

Ce matelot ne me revenait pas du tout. C'était bien la peine d'avoir fait le tour du monde pour rapporter de pareilles impressions. Je continuai pourtant à interroger l'ex-marin.

—Vous est-il arrivé, lui dis-je, Maugars, de débarquer dans une île déserte ?

—Je ne crois pas, dit-il, les îles désertes n'existent guère que dans les livres.

Cette réponse me choqua extrêmement. Lisez donc toute la collection des Robinsons pour vous entendre dire qu'il n'y a pas d'îles désertes.

—Vous vous trompez, répliquai-je, il y a des îles désertes et la preuve, c'est que des hommes qui y ont été jetés par un naufrage, ont écrit le récit de leur séjour.

—Soit, dit Maugars, je ne suis pas pour vous contredire ni vous contrarier, mon jeune monsieur ; tout de même